

ETC



À Madame la ministre des Affaires culturelles du Québec

Annie Molin Vasseur

Numéro 17, hiver 1992

Exil et nationalité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35857ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

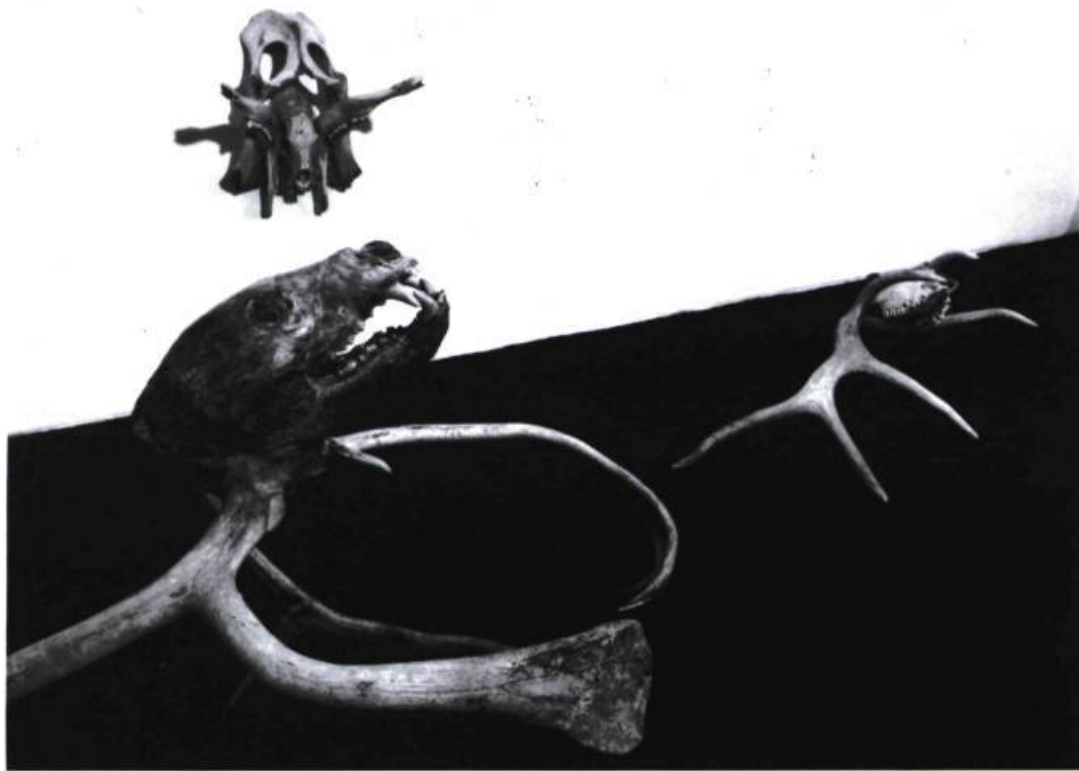
[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Molin Vasseur, A. (1992). À Madame la ministre des Affaires culturelles du Québec. *ETC*, (17), 21–25.

DOSSIER THÉMATIQUE

À MADAME LA MINISTRE DES AFFAIRES CULTURELLES DU QUÉBEC



Domingo Cisneros, *Ululement (détail)*, 1990. Ossements, crânes, panaches ; 4,5 m x 3,6 m.

Photo : Guy L'heureux

Nationalité ? : Citoyen du monde. C'est ainsi que se présentait un de mes amis. S'il était encore vivant, je lui dirais qu'il ne s'était pas trompé : les frontières ne sont plus géographiques, mais économiques. Quoi qu'on dise, l'international est là dans le livre qu'on imprime en plusieurs langues dès sa parution, dans l'œuvre qui circule d'un musée à l'autre à peine promue à la gloire, dans la chanson qui force toutes les ondes du monde... Oui mais les autres, nous, moi, comment devenir international ? Certains diront d'être et de laisser venir, d'autres parleront de stratégies, de subventions, de voyages, de politique, de la petitesse du pays, d'espoir, de nationalisme et d'internationalisme encore, et d'art. J'ai écouté une quinzaine de personnes et retranscrit une partie des entrevues. Pour les raisons ci-annotées, *la suite au prochain numéro*¹. J'ai omis comme toujours mes questions², et laissé parler ce que l'écrit gommerait : des répétitions, les phrases hachurées des conversations où l'on entend entre les mots...

Contrairement à mon habitude, je n'émettrai aucune opinion sur ce dossier. Non pas que je n'en ai pas, mais à retranscrire ces entrevues, une grande lassitude m'a envahie qui prenait plus de place qu'*exil et nationalité*. Pas dépressive. Non du doute, les revues ont autant de difficultés que le reste du milieu culturel.

Que d'efforts, Madame la ministre des Affaires culturelles du Québec, pour parvenir à faire de cette culture : de l'art, et de cette culture encore : un pays. J'espère que vous entendez, entre les mots, ce qui ne se dit pas. Par dignité, on s'exprime parfois avec colère, si peu dans ce qui est retranscrit ici. J'espère que vous entendrez, madame la ministre des Affaires culturelles du Québec que l'art s'écrit à usure de soi parce qu'il est généreux et rend généreux ceux qui créent. Et pas seulement ceux qui créent, ceux qui diffusent et ceux qui en parlent et l'écrivent ; tous ceux qui ne sont pas des salariés de l'art et qui continuent. Avant d'être trop brûlés. Pour que d'autres encore continuent. J'espère que vous nous entendrez, Madame la ministre, puisque

vous n'avez pas voulu ou pas pu répondre à nos questions.

Y croyez-vous à la culture, Madame la ministre des Affaires culturelles du Québec ? Les affaires culturelles prennent bien de votre temps. Nous aussi sommes très affairés, il reste si peu de temps pour créer. Nous administrons nos fantomatiques budgets et jetons la pierre (entre autres, dans certains textes qui suivent) à tous les administrateurs du monde. Qu'importe, nous disons merci. Voulez-vous donner un petit exemple ? Mettez vos lunettes noires et en secret venez voir ce qu'on fait, hors des lancements officiels, dans les galeries, dans les centres d'art, dans les musées et dans les ateliers. Juste quelques minutes, parfois, bien à vous et bien à nous. Car enfin, nous avons besoin aussi d'autres choses que de politique.

Madame la ministre des Affaires culturelles du Québec, nous avons besoin de vision. Nous avons besoin de réelle compréhension, de ce petit moment d'attention et d'écoute qui fait basculer l'hésitation en affirmation. *Nous avons besoin que vous affirmiez la culture québécoise.* Un dossier pas facile à défendre. Vous battez-vous comme nombre de ceux qui font la culture ? Peut-on croire encore en vous ? Il y a des exemples ailleurs, dans d'autres pays, où des ministres sont intervenus de façon exemplaire, tel Jack Lang. Voilà maintenant ce qu'ont dit quelques personnes en entrevues. Elles vous parlent. Elles ne le savaient pas, sinon elles auraient pris leurs phrases du dimanche. Tant mieux si elles ne l'ont pas fait, comme ça vous saurez un peu... comment on parle entre nous :

Monique Régimbald-Zeiber, artiste

L'art québécois est menacé par la scène internationale au même titre que tout art national. C'est une question complexe. Il n'y a pas d'artiste qui puisse devenir international s'il n'est pas *groundé*, centré, ou s'il n'a pas connaissance de ce qu'il est et de sa structure de base. Ceci n'est d'ailleurs pas uniquement valable pour l'international.

Des artistes comme Christo ou Kounellis sont-ils encore bulgare et grec ? L'un vit à Rome et l'autre séjourne à la fois en Europe et aux USA. Cela fait-il la preuve qu'il faille s'exiler vers les grands centres pour acquérir une notoriété internationale ? Et comment évaluer la notion même d'art international ? Y a-t-il toujours eu ce type de reconnaissance, cet internationa-

lisation de l'art propre à l'ère des médias qu'on connaît aujourd'hui ? Ce qu'il faut souligner, ce n'est pas l'internationalisme d'une œuvre, mais l'universalité d'un contenu. Le témoignage d'une époque n'exclut pas la qualité universelle. Dostoïevski témoigne de son époque et de la Russie. C'est vrai que la Russie de ce temps-là était en relation avec l'intelligentsia et la culture française. Il semble qu'il faut un lien entre une œuvre et une structure qui la supporte. Sans soutien, beaucoup d'œuvres se perdent et ce qui est perdu est difficile à retrouver.

Pour ma part, il ne s'agit pas d'intérêt ou d'absence d'intérêt pour une diffusion internationale. Je pense qu'il s'agit plutôt pour l'artiste d'une capacité ou d'un certain type d'énergie à déployer pour y parvenir, et d'une volonté pour ce faire. Si j'avais des velléités de carrière internationale, il resterait à voir si j'ai cette trempe-là (à la limite je ne le crois pas, bien que ce ne soit pas à moi d'en juger). De toute façon, il n'y a aucune stratégie pour moi, en termes de carrière nationale ou internationale. Toute l'énergie se déploie dans l'atelier. Ensuite, j'ai besoin de montrer. Pour le reste, je n'y pense pas. Je ne crois pas qu'il y ait de politique globale au Québec. D'une part, la culture est du ressort du provincial, ce qui la fait regarder comme locale, et la diffusion est rattachée aux ministères des Affaires extérieures, pour l'image du Canada. Cela rend la situation ambiguë et conflictuelle, comme on sait. Des efforts sont faits, mais y a-t-il une réelle possibilité de changement ? Ça prendrait des reins solides et une vision !

René Blouin, directeur de la galerie René Blouin

Je ne crois à aucun art national. Ni l'art français, ni l'italien, ni l'art québécois ou américain ne m'intéressent. Par contre, certains artistes de différentes nationalités sont intéressants. Sans égard aux mécanismes en place, les gens qui veulent vraiment travailler sur la scène internationale prennent les moyens qui leur conviennent. Cela ne veut pas dire qu'on ne doit pas les appuyer, bien au contraire.

Je pense qu'il ne faut pas monter dans les rideaux au sujet d'une reconnaissance internationale : ce n'est pas le seul critère de validation de l'art. Seul un certain nombre d'œuvres peuvent être digérées par ce à quoi on se réfère, quand on parle de scène internationale. Parle-t-on des brésiliens qui ont fait un travail important en

peinture, dans les années soixante ? Ils ont peu de reconnaissance, mais je pense que cela viendra. Il faut travailler à son projet artistique du mieux possible. Quand on me pose ce genre de question, je pense à Robert Filliou, à une phrase qu'on peut entendre dans un vidéo qui se trouve au Musée d'art contemporain. Cette phrase, que je voudrais citer, m'émeut au plus haut point : « J'aimerais que les artistes soient libérés du fardeau de devoir être de grands artistes et qu'il puissent faire ce qu'ils ont à faire, quand ils doivent le faire ».

À propos des politiciens, je dois dire qu'en général, ce sont les pires illettrés de la société, et il ne faut s'attendre à absolument rien d'eux, à moins de les terroriser.

Claire Gravel, critique

Il faudrait s'entendre sur le terme « médias internationaux » : vous voulez sans doute dire les revues étrangères, car les revues canadiennes possèdent un contenu international appréciable. Il faut se rendre compte également que les revues d'art européennes et américaines sont très centrées sur leur propre milieu/marché. Et c'est avant tout pour son milieu, en ce milieu que le critique-théoricien écrit pour des raisons qui ont davantage à faire avec un environnement culturel partagé (on écrit sur ce que l'on voit) qu'avec un chauvinisme à tout crin. Dans les débats sur l'art québécois et la scène internationale organisés par le Musée de Québec en septembre 1991, il était intéressant d'entendre un philosophe comme Yves Michaud prendre parti pour le vernaculaire contre l'internationalisme, vécu comme une fausse valeur.

Lors de mes dernières années de doctorat à Paris, j'ai publié dans *ArtPress* et *FlashArt* des comptes rendus d'expositions, ce qui prouve que les revues ne sont pas des milieux fermés. Au contraire, les jeunes critiques y sont accueillis plus facilement qu'on peut le croire. Tout dépend de la qualité et de la pertinence de leurs textes faces aux objectifs de la revue.

Votre véritable question serait plutôt de savoir pourquoi les critiques-théoriciens québécois ne publient pas davantage dans les revues étrangères. Soyons francs : il est quand même exceptionnel qu'un écrivain français ou américain se commette ici aussi. Les textes sont alors, dans la plupart des cas, des commandes, ce qui sous-entend un système de relations et d'échanges. Le ministère des Affaires extérieures du gouvernement

canadien, en facilitant la venue de critiques d'art étrangers au pays, fait beaucoup pour susciter un intérêt accru pour l'art d'ici, intérêt qui rejallira, à plus ou moins long terme sur sa critique. Mais ces critiques d'art étrangers, en ont-ils profité pour établir des liens avec les revues d'ici ?

La critique d'art étant un métier de crève-faim, celui ou celle qui le pratique peut difficilement se donner les moyens de faire une carrière internationale, laquelle semble être réservée, par défaut, à ceux qui jouissent d'une possibilité d'appuis institutionnels. Par ailleurs, faire partie d'un système d'échanges privilégiant les commandes pose à la critique d'art un problème d'éthique, qui est loin d'être résolu.

Gilles Artaud, directeur de la coopérative Obscure et président du Regroupement des centres autogérés du Québec

Toute la question d'une quelconque place de l'art québécois sur la scène « internationale » sous-entend bien d'autres jeux de questions-réponses. Qu'appelle-t-on la scène internationale ? Il y a fort à parier qu'il s'agit en l'occurrence de ce que certains appellent le marché de l'art, où se mêlent galeristes (mais si pauvrement), foires, biennales et autres événements internationaux, musées acheteurs et encans, collectionneurs... Si l'on part de ce point de vue, il y a dès lors un os, comme on dit ! Le marché de l'art au sens proprement capitaliste du terme n'existe qu'aux États-Unis ; s'y ajoutent enfin des collectionneurs américains, allemands, japonais... qui connaissent fort bien les techniques de placements financiers, les méandres des fiscalités paranationalistes et les valeurs « refuge ». Convenons qu'il y a parmi eux de véritables amateurs d'art et de vrais mécènes. Sur ce territoire congru, l'art québécois dispose d'une place bien mince. Doit-on le regretter ? Je ne le pense pas pour deux motifs principaux : c'est un territoire réservé à la rencontre intéressée de deux valeurs symboliques, l'art et l'argent ; c'est un territoire où les enjeux collectifs de l'œuvre d'art, qui façonnent les percepts et affects à venir, sont précontraints et préfabriqués, puisque les tenants des lieux font partie de la dominance.

Une autre scène internationale existe. Celle de nombreux réseaux de collectifs d'artistes qui couvrent plus ou moins formellement un très grand nombre de pays et rejoint une masse d'artistes. Sur cette scène, l'art québécois est plus que présent. Si l'on s'entend sur ce qu'est l'art québécois... Dans le cas présent, nous

discutons d'arts visuels, domaine devenu fort vaste depuis l'adoption de la loi 78. Si l'on songe que ce domaine comprend maintenant la vidéo indépendante, la performance, l'installation, il faut reconnaître que plusieurs créateurs du Québec détiennent dans ces pratiques disciplinaires des reconnaissances internationales d'importance. Mais c'est peu visible et difficilement achetable... La même situation prévaut dans des disciplines comme la sculpture, la photographie, la peinture, la poésie sonore, l'art audio... Sauf l'acquisition qui est un bien piètre critère, nous n'avons pas un problème de validité internationale. Certes un problème de marché économique... Certes un problème d'appuis gouvernementaux... Certes un problème de diffusion critique, compte tenu de l'état lamentable de la communication critique au Québec, mais aussi au plan international.

L'art québécois n'a pas de problème de spécificité, car la force d'une œuvre tient à sa singularité, qui est plus encore que la spécificité ; elle tient également à ce qu'elle est transductrice d'un contexte social. En ce sens, il y a et il n'y a pas en même temps un art amérindien ou québécois ou roumain. D'ailleurs, l'art roumain s'inscrit-il difficilement dans une reconnaissance internationale ?

Il est vrai que nos ministres des Affaires culturelles ne croient pas à l'art d'ici ! Il est vrai que les programmes d'aide à la diffusion sont ineptes, tous gouvernements confondus. Il est vrai que des artistes d'ici s'exilent. Par goût et besoin de confrontation. Par dégoût et dépit. Rarement à la recherche du marché. La plupart à la recherche des meilleures conditions pour leur art... Ils n'ont, ces artistes, pas du tout à adopter des stratégies et des tactiques en vue de... Ils ont à produire des œuvres qui s'imposeront à leur échelle locale ou ailleurs, malgré les pouvoirs de l'argent et les bêtises politiciennes.

France Gascon, conservatrice en chef au Musée McCord, commissaire de la représentation nationale pour le Canada à la Biennale de Venise en 1988

J'ai pu observer à Venise – ce qui a beaucoup frappé l'équipe canadienne qui se trouvait là-bas – que plusieurs autres pays bénéficiaient d'une solidarité qui se manifestait entre tous les intervenants, qu'ils soient issus du milieu des galeries commerciales, de la critique, du gouvernement ou du milieu institutionnel. En comparaison, les canadiens semblaient moins organisés, les solidarités étaient moins présentes. Je pense que nous avons encore des naïvetés face à la situation

internationale. On va réussir, si on a des objectifs très clairs et si on se donne les moyens nécessaires. Nous ne sommes pas meilleurs ou pires que les autres, mais d'autres ont plus d'expérience et sont plus agressifs.

D'autre part, il faut observer que les productions culturelles subissent de plus en plus des influences qui ignorent les frontières nationales. La pratique actuelle dans les arts visuels nous en fournit une preuve éclatante. Il faut ajouter aussi qu'on ne peut pas, comme petit pays, être protectionniste et se replier sur nous-mêmes, se fermer aux influences extérieures et se limiter au marché intérieur. Il semble, de plus, que soit inscrit dans l'histoire du Québec ce goût d'aller à l'extérieur et de traverser les frontières. Les artistes qui ont réussi à susciter de l'intérêt auprès de galeries situées à Paris, Los Angeles ou Chicago démontrent qu'ils ont vraiment réussi à s'exporter. Cette volonté de certains individus de se mesurer à autre chose qu'à leur propre milieu culturel d'origine me semble des plus stimulantes. Un tel geste demande une bonne dose d'ambition et de détermination aussi nécessaires dans le milieu artistique, institutionnel, gouvernemental que dans celui des galeries.

Les grandes expositions parrainées par un gouvernement ne sont pas à négliger. Elles sont une des portes d'entrée sur la scène internationale. Mais le véritable test est constitué par le milieu libre, le marché commercial ou le réseau indépendant des expositions (qui ne sont pas reliées aux gouvernements), lorsque ceux-ci incluent des artistes d'ici. Le milieu artistique doit continuer de mettre l'accent sur la qualité, la recherche, la réflexion de pointe : c'est la seule façon de percer à l'international. Sans personnalité définie, inutile de penser que nous nous distinguerons à ce niveau.

Sur un autre plan, il faut regretter qu'il n'y ait pas de mise à jour d'une politique de soutien des arts visuels au Québec. Une telle politique serait un atout majeur pour la promotion et la diffusion des arts visuels au Québec. La France s'est dotée d'une politique au début des années 80, notamment avec les fonds régionaux d'art contemporain (FRAC) qui ont complètement transformé l'image de l'art contemporain français, en France comme à l'extérieur. Cela a insufflé du financement, a mobilisé des énergies, a créé une infrastructure implantée dans toute la France, et cela a rejoint les forces vives de la création comme de la diffusion. Qu'attendons-nous pour avancer nous aussi des modèles de ce genre ?

Domingo Cisneros, artiste

Je crois, en tant qu'autochtone et en tant que québécois, qu'il faut arrêter de se chercher, arrêter d'être l'éternel disciple et accepter d'être maîtres de nous-mêmes. Il faut tisser notre force, notre fierté, notre différence. Si on devient maître, on a le pouvoir d'exporter son image, partout dans le monde. Il faut se séparer des influences de l'*establishment* de la civilisation de l'ouest : New York, Paris, Tokyo..., ne pas être agressés ou menacés ou influencés par ce qui se passe ailleurs... et partout. Il faut tous renaître : artistes, critiques, galeristes et ministres...

Tout artiste doit être un stratège. On n'est pas seulement des prêtres sacrés, des *chamans*, mais des guerriers culturels. Pour l'international, il y a plusieurs stratégies, dépendant de l'avancement de notre propre carrière. Pour moi, je commence à penser qu'il est possible de débiter une carrière internationale, car je suis en train de me mettre au monde différent, dans l'unicité artistique. L'erreur que font beaucoup de québécois, dû à un complexe d'infériorité je crois, est d'essayer de démontrer une certaine valeur sur les sites classiques de l'art contemporain, que tout le monde souhaite rejoindre : Venise, Kassel... Quant à moi, c'est le contraire. J'ai été conservateur invité pour le Canada à la quatrième biennale de La Havane, où on a regardé, vécu et échangé avec des artistes de plus de cinquante pays du tiers monde. C'est la seule biennale qui refuse de s'aligner sur l'art dit *international* et qui représente l'art contemporain du tiers monde. Pour la première fois, le Canada était représenté ! Les journaux et revues (à l'exception du *Devoir* avec Jean Dumont et de Clive Robertson) n'en ont pas parlé, alors que l'événement était couvert dans les autres pays. Nous avons réalisé des échanges culturels et planté pour longtemps le mythe du Québec sur un point de la planète, ailleurs que sur les sentiers achalandés où tout le monde piétine.

Il y a de bonnes intentions gouvernementales, mais cela manque d'imagination. Moins il y aura d'administrateurs et plus il y aura d'artistes et de professionnels de l'art sur les routes, plus ce sera efficace. On a besoin de l'imagination des artistes critiques et théoriciens et pas des bureaucrates. Mais, je suis optimiste. Grâce à l'été 90 et à la crise provoquée par la confrontation avec la réalité-fantôme des autochtones, il y a eu dans la théorie québécoise un passage de l'âge adulte à la sagesse. Je

souhaite une belle renaissance au Québec : une certitude nationale, donc internationale.

PROPOS RECUEILLIS PAR
ANNIE MOLIN VASSEUR

NOTES

1. Faute de pages additionnelles, les entrevues des personnes dont le nom suit, seront retranscrites dans le no 18 d'*ETC Montréal* : Manon Blanchette, Laurent Bouchard, René Derouin, Jean Dumont, Claude Gosselin, Marcial Grenon, Rober Racine, Brigitte Radecki, Michel Tétreault et Michel Goulet.
2. Les questions qui ont été posées à nos invités sont les suivantes : L'art québécois s'inscrit-il dans une reconnaissance internationale, soit parce qu'il est trop spécifique ? soit parce qu'il n'est qu'une de ses manifestations ? L'art québécois a-t-il une force lui permettant de se positionner à l'intérieur et à l'extérieur de ses frontières. Est-il menacé ou stimulé par le marché et les courants dominants de l'art international ? À quoi est due l'absence d'une reconnaissance notoire des artistes québécois sur la scène internationale ? À qui la responsabilité ? Le marché ? Les institutions ? Les médias d'informations ? La société ? Les artistes ? Quelles sont les attentes des artistes québécois qui décident de travailler ailleurs ? L'exil ou la renonciation à leur nationalité est-elle la seule alternative qui s'offre à eux ? La production des artistes est-elle en cause ? Doivent-ils articuler des stratégies pertinentes en vue d'une diffusion extérieure ? Quels types de stratégies doivent-ils adopter ? Les institutions provinciales et fédérales qui soutiennent la diffusion ont-elles une vision assez large et une volonté de rendre visible l'art québécois sur la scène internationale ? Entre autres, les ministres successifs des Affaires culturelles croient-ils vraiment à la culture québécoise ? Y a-t-il une politique globale en vue de favoriser l'épanouissement de l'art québécois à l'étranger : sa diffusion par les revues ? les galeries ? les événements d'envergure ? les confrontations avec les intervenants étrangers ? Enfin nos critiques et nos théoriciens peuvent-ils se faire entendre dans les médias internationaux ?